

*Les parcours d'adhésion aux croyances collectives dans le domaine du religieux.
Une étude de cas dans l'Italie du Nord*

Giovanna RECH

Ce travail se situe dans le domaine de la sociologie des religions : il s'agit d'une monographie issue d'une enquête de terrain conduite avec des méthodes qualitatives. L'enjeu est de saisir la croyance religieuse à partir de l'étude d'un phénomène spécifique : la séculière dévotion à l'égard des Saints Patrons qui s'est développée dans un *territoire* de l'Italie du Nord donne lieu à une sociabilité qui franchit la limite des motivations et des fins purement religieuses. Le recueil d'une vaste documentation historique d'archives complète les sources et les données que l'on a collectées selon une approche *interdisciplinaire* qui mobilise la sociologie, l'anthropologie et l'histoire locale.

Le thème que l'on aborde est le rapport qui s'est instauré entre un sanctuaire catholique et le territoire que les deux Saints titulaires de l'édifice sacré protègent selon une « tradition séculière ». Une double question guide la thèse : d'une part, on s'interroge sur la place qui revêt l'ancien sanctuaire, aujourd'hui, dans une société moderne et sécularisée. De l'autre, on vise à comprendre quel type de lien social s'est créé entre un lieu « sacré », comme un sanctuaire, et un lieu « civil », comme une petite ville du Nord de l'Italie. En dépit des acquis du paradigme de la sécularisation, on constate l'existence d'un intérêt renouvelé à l'égard de grandes et petites localités de pèlerinage et de spiritualité : on concentre l'étude sur un cas spécifique et « localisé » dans un territoire qui présente des caractéristiques spécifiques d'un point de vue économique et social. Le sanctuaire est bâti à la fin du onzième siècle sur un mont à quelques kilomètres d'une petite ville qui compte vingt mille habitants environ : celle-ci reconnaît « depuis toujours » les titulaires du sanctuaire comme les Saints Protecteurs du territoire environnant. La Vénétie est une région traditionnellement considérée comme « religieuse » mais, en même temps, elle est aussi une région qui s'est avérée très développée, d'un point de vue économique, au cours des vingt dernières années. Feltre est une commune qui se trouve dans la province la plus septentrionale de la Vénétie, à savoir Belluno dans les Alpes et Préalpes italiennes. La géographie de cette enquête est fondamentale pour comprendre le milieu et le contexte d'une religiosité qui ne se manifeste ni d'une manière folklorique ni avec des actes de pénitence. Toutefois, la morphologie de ce territoire entraîne également des aspects spécifiques dans le développement du réseau des sanctuaires de la province qui, à la différence du reste de la région, gardent les anciennes dédicaces remontant à la période médiévale.

En enquêtant sur le lien social qui s'est créé entre le sanctuaire des saints Victor et Couronne et la ville de Feltre, les réponses sociologiques que l'on peut donner sont nombreuses et, avec un effort de schématisation, toutes basculent entre une explication *holiste* et une explication *individualiste*. Si la première peut s'écarter de l'explication des raisons individuelles de l'adhésion à une croyance, la deuxième, lorsqu'elle est prise en soi, se trouve en face de difficultés souvent difficiles à surmonter. Ces deux approches de l'explication de la croyance, si elles sont embrassées sans conditions, risquent de négliger certaines composantes cognitives des actions (religieuses, dans le cas de cette étude) qui sont élaborées au niveau individuel. Au contraire, dans le cas de l'agrégation de toutes ces actions, on risque de sous-estimer le contexte d'un phénomène social et les principaux processus culturels qui constituent le cadre dans lequel on peut poser les coordonnées de la religion catholique. Souvent ces deux approches peuvent s'impliquer l'une avec l'autre, puisque le niveau qui intéresse véritablement dans cette étude de cas, est celui qui est appelé parfois méso-sociologique. Par là, on essaie de comprendre comment se structurent les rapports entre les individus, les différents groupes sociaux et les institutions intéressés.

Les sciences sociales se sont interrogées sur la question qui concerne l'explication des phénomènes religieux aussi bien que celle de la construction d'un lien social : parfois, la réflexion s'appuie sur d'autres disciplines que la sociologie comme, par exemple, l'ethnologie, l'anthropologie et l'histoire. Toutefois, la sociologie des religions, depuis sa difficile fondation en tant que discipline institutionnalisée, sait combien ces dossiers sont nécessaires à la sociologie et qu'ils constituent les matériaux sur lesquels on peut déterminer les caractéristiques morphologiques du phénomène religieux que l'on observe. Malgré les polémiques portées sur le plan épistémologique, l'approche *interdisciplinaire* semble un acquis assez couramment accepté dans les sciences humaines qui s'occupent de religion et, plus particulièrement, dans l'étude du catholicisme. Notre choix se fonde sur quelques remarques pragmatiques et sur la tentative de maîtriser des données dont la source est historique aussi bien qu'ethnographique. L'enquête ethnographique seule n'est pas dans la condition d'épuiser des thèmes comme la fréquentation renouvelée d'un sanctuaire lors de la grande fête annuelle mais aussi des questions comme la *vitalité* du lieu pendant toute l'année.

Lorsqu'on déplace le problème sur le rôle que joue un sanctuaire comme celui des Saints Patrons de Feltre dans la société locale et sécularisée, on se pose des questions concernant sa fréquentation : pourquoi continue-t-il à attirer des fidèles ? Un premier constat s'arrête déjà sur cette première question, à certains égards, encore très élémentaire : il faut remarquer qu'auprès des sanctuaires on ne rencontre pas que des fidèles qui s'y rendent pour prier, mais l'intérêt de ces lieux est aussi représenté par d'autres éléments qui enrichissent l'offre religieuse. Au terme de huit différentes observations participantes de la fête des Saints Victor et Couronne (2001-2008), nous divisons les personnes qui se rendent au sanctuaire en pèlerinage le jour 14 mai et lors de toutes les autres occasions observées, en trois typologies. Ces typologies n'ont que le but de rendre évidente la motivation de la marche, comme elle apparaît à un observateur extérieur, mais qui partage avec le groupe l'action de marcher, comme c'était notre cas, et le but d'introduire des distinctions entre ceux qui se rendent au sanctuaire dans d'autres circonstances tantôt individuelles, tantôt collectives. Il s'agit des pèlerins, des fidèles et des visiteurs : trois typologies de personnes dont les caractéristiques ne s'excluent pas réciproquement : l'introduction de cette distinction peut se révéler alors utile pour grouper selon leurs attitudes ceux qui fréquentent le sanctuaire.

La dévotion que l'on entretient par une mémoire religieuse pose toujours des problèmes de définition des rapports réciproques entre une tradition consolidée et la tendance à introduire des innovations : si, du côté liturgique, le sanctuaire des saints Victor et Couronne s'insère parfaitement dans le cadre tracé par l'Eglise locale et nationale, du côté sociologique, il résulte significatif de considérer le rôle qu'il a été capable d'acquérir à l'intérieur du tissu social local. L'interprétation des fonctions et des caractères du sanctuaire part de la définition sociologique et anthropologique. Pour faire cela, aident des suggestions de la part de l'étymologie qui nous renvoie au champ sémantique de la notion de *sacré*, centrale pour toute réflexion sur et autour de la religion. Si à l'origine de la communauté chrétienne et d'un point de vue pastoral la nette distinction entre les lieux de culte ordinaires et tous les autres n'est pas essentielle, au contraire, cette distinction catégorielle le devient en ce qui concerne les sentiments religieux au sens plus large de ces termes.

Le sanctuaire est un lieu de culte, par définition, hors de l'ordinaire où, d'habitude, les fidèles se rendent pour faire une expérience du sacré sans médiations : Ce qui leur est permis parce que, dans le sanctuaire, s'est manifesté une fois, au moins, le divin avec une « *hiérophanie* ». L'événement est raconté dans la légende de fondation du sanctuaire et actualisé, chaque année, le jour de la fête des Saints Patrons. Fête et pèlerinage constituent les composantes fondamentales de la dévotion dite « populaire » : il s'agit d'actes dévotionnels *comme on croit* qu'ils sont pratiqués par les « masses » ou par le « peuple ». Cette première interprétation repose sur une approche plus pastorale que sociologique désormais dépassée:

elle garde un certain intérêt pour notre enquête parce qu'elle se révèle utile pour comprendre comment on parvient à l'actuelle conception des sanctuaires et à leur encadrement liturgique, au sein de l'Eglise Catholique.

Cette enquête vise à saisir les mécanismes à travers lesquels s'instaure et se transmet une croyance religieuse à partir de l'étude d'un cas spécifique, voire « localisé ». On cherche à retracer les mécanismes à travers lesquels les *représentations collectives* religieuses entrent dans un système religieux relativement stable et qui vise à se reproduire. Les données à considérer sont nombreuses : pour les mettre en relation avec les hypothèses de travail, il est utile de s'appuyer sur des outils, qui soient aussi des grilles interprétatives dans lesquelles retrouver une généralisation possible des questions posées. Au cours de l'enquête, nous avons mobilisé un certain nombre de notions sociologiques permettant de parvenir à une grille interprétative efficace. Si la notion de sacré demeure cruciale tout au long de l'étude, espace et temps constituent les axes principaux de l'analyse, tandis que les notions de mentalité religieuse, de mémoire collective et de lieu (par rapport à celle de non-lieu) précisent nos repères théoriques.

Le rapport qui s'est instauré au cours du siècle dernier entre la ville et le sanctuaire constitue un exemple significatif d'une lecture actuelle des deux catégories durkheimiennes du sacré et du profane : les différents acteurs sociaux qui agissent autour du sanctuaire ou pour le sanctuaire présentent des fins et des caractéristiques qui éloignent cet espace sacré du seul usage liturgique. D'une part, on trouve la communauté ecclésiale composée des habitants et des familles qui avec des associations plus ou moins formelles représentent la société locale (parfois, on pourrait la considérer presque une *société civile*) ; de l'autre, les institutions religieuses et laïques comprennent les institutions politiques aussi bien que celles éducatives. Le sanctuaire entretient différents types de rapports avec la ville, tout en répondant à des « fonctions sociales » : la première concerne des sentiments principalement collectifs, c'est-à-dire la valeur symbolique que la relation avec le sanctuaire comporte pour la ville de Feltre. Le sanctuaire est intitulé aux Saints Patrons de la ville et bien qu'à une certaine distance, Saint Victor (au double sens de sanctuaire et de Saint) protège la ville. Cette valeur symbolique s'explicite dans une prise en charge réciproque synthétisée dans l'expression « *Feltrinità de saint Victor* » : une expression plusieurs fois citée par les observateurs privilégiés et par les interviewés. Au contraire, la deuxième fonction que l'on a repérée concerne un besoin collectif de *sens*. Ceci se relie aussi à l'affirmation de l'identité collective : le sanctuaire est un lieu qui représente d'une manière profonde la ville de Feltre, surtout parce qu'il est un « symbole vécu » de l'appartenance locale.

La dévotion des habitants sous-entend l'existence d'une relation sociale, mais cette relation se nourrit aussi du mécanisme de l'identification réciproque entre la société locale (usagère) et le sanctuaire (espace social à remplir ou à utiliser). L'option posée sur la possibilité d'utiliser un sanctuaire hors de ses fonctions liturgiques permet au lieu sacré d'échapper au risque de devenir une iconographie inefficace. Le discours religieux autorisé répète souvent la légende et l'histoire juxtaposées pour qu'elles se complètent et dialoguent dans le culte moderne. Toutefois, les institutions religieuses ont envisagé la nécessité de « rationaliser » le culte « avec les moyens de la science moderne », c'est-à-dire avec une série d'examen scientifiques sur les reliques conservées dans le sanctuaire : exécutés en 1982, ils ont établi qu'il s'agit de deux corps appartenant à un homme et à une femme, probablement provenant des côtes de l'Asie Mineure. Ces résultats vont dans le sens de la légende de fondation, en contribuant à la réaffirmer.

Le sanctuaire représente un repère fort pour la société locale : dans une condition où les *lieux* disputent l'espace aux *non-lieux*, la tendance qui s'affirme, au cours du vingtième siècle, semble la recherche de références fortes et de sens intersubjectif dans un monde qui tend à ignorer la présence du surnaturel. En ayant de la peine à produire de nouvelles références

collectivement partagées dont la source est « totalement laïque et immanente », la place que ce lieu recouvre dans l'univers symbolique local est considérable. Le sanctuaire offre « sens en excès » à la société locale donc il a toujours représenté une source immédiatement disponible qui s'est perpétuée à cause de ses caractéristiques originaires. Suivant une analyse qui s'arrête sur le sanctuaire comme bâtiment consacré au culte, cet « excès de sens » est représenté par l'*imagination* que tout édifice sacré devrait stimuler surtout à travers le sens de la vue, dans l'expérience esthétique qu'il implique.

La conception profonde de l'architecture sacrée résulte souvent réduite à une élaboration qui s'est répandue dans l'art, au cours des trois derniers siècles : à certains égards, il s'agit d'une évolution des idées que la théologie élabore lorsqu'elle désigne les principes qui conforment et devraient continuer à inspirer toute construction religieuse et tout objet destiné au service liturgique. Ces idées entrent en conflit avec une attitude tout-à-fait moderne qui reconnaît une valeur intrinsèque au patrimoine, y compris celui artistique religieux : cela implique un « regard muséal » qui semble s'appliquer à l'égard des biens culturels religieux dans une méconnaissance des raisons liturgiques profondes qui y sont celées. Sur ce point un autre paradoxe apparaît : un lieu sacré qui est aussi patrimoine / bien culturel est obligé de vivre dans une ambiguïté d'état où il doit assurer l'office liturgique et, en même temps, favoriser l'appréciation culturelle. Dans le cas du sanctuaire en examen, cette condition a trouvé une solution où le consensus semble s'imposer d'une manière claire. Cependant, un certain nombre de présupposés est toujours nécessaire pour développer une vision cohérente d'un lieu sacré à partir de son intérêt pour la communauté ecclésiale et pour la culture locale. Nous osons dire que le processus qui nous donne le sanctuaire à son état actuel s'est déroulé d'une manière « équilibrée » : son identité de sanctuaire diocésain géré par le clergé séculier le désigne comme un lieu fondamental pour l'Eglise locale. On n'a pas encore assisté à des formes d'exploitation différente de la vocation du lieu, comme l'invention de produits du terroir ou la création d'un « paradis de vacances de l'esprit ».

Beauté et tradition constituent deux *bonnes raisons* pour continuer à fréquenter le sanctuaire : on a repéré ces deux idées prégnantes, dont la position est restée forte même dans le recoupement de toutes les sources recueillies. Celles-ci sont deux notions qui concernent des aspects du réel apparemment très éloignés mais elles s'intègrent dans une construction bâtie à des fins religieuses : ce message semble être à la base de la conception actuelle du patrimoine architectural et artistique de l'Eglise catholique. A la base du partage de ces sentiments, on trouve à la fois des représentations et des croyances qui, dans le patrimoine physique et immatériel, réunissent les modes d'ancrage possibles à un territoire et à une culture. A travers la tradition, les croyances s'inscrivent dans une durée et à travers la beauté elles acquièrent une continuité (parfois, une éternité) : tantôt la tradition constitue un substrat sur lequel la beauté ressort, tantôt la beauté constitue une des formes données à la tradition.

L'étude se développe en trois étapes : la première et la troisième partie abordent le sujet de l'enquête dans sa spécificité, tandis que la deuxième partie est conçue comme le noyau de la thèse. La littérature concernant le Nord-est de l'Italie sur laquelle nous nous attardons dans le premier chapitre est approfondie, dans le deuxième chapitre, avec les données empiriques recueillies sur le terrain d'enquête. Un tel encadrement historique et politico-social vise à introduire le thème de l'enquête, en aidant ainsi à placer le sujet sur un « atlas historique ».

La deuxième partie aborde un problème classique, qui s'annonce incontournable : la religion populaire. Après avoir éclairci des problèmes de définition, on met en lumière le conflit entre la naissance d'un sanctuaire – souvent considéré comme une « efflorescence populaire » – et son institutionnalisation au sein de l'Eglise catholique. Aujourd'hui que les notions de « peuple » et de « populaire » sont privées d'une grande partie de leur sens, cette dynamique peut être revue en considérant les stratégies d'appropriation et de réappropriation de la dévotion et de la religiosité qui dans un lieu spécifique présentent des particularités.

Espace et temps sont les deux idées directrices permettant d'illustrer les mécanismes d'enracinement de l'attachement envers les Saints Patrons. Leur importance est décisive parce qu'elles permettent de parcourir des représentations physiques et surtout mentales / cognitives du phénomène religieux étudié : un lieu sacré et le mode de l'atteindre – le pèlerinage – révèlent l'acte de foi et de dévotion dont le déroulement est un fait simple, mais dont la signification est beaucoup plus complexe. Les implications de la notion de « lieu » ouvrent une discussion sur les modes d'approche, en introduisant les valeurs qu'un sanctuaire transmet aujourd'hui. La constatation de vivre dans un *lieu* pourvu de signification et riche en symboles soustrait du risque de dissoudre l'appartenance locale dans un *non-lieu* : la perspective s'affine et les lieux évoqués dans cette étude se révèlent anthropologiques et de mémoire. Le temps s'avère, en revanche, beaucoup plus intelligible dans l'expérience de foi et dans les nombreuses représentations que l'on peut en faire. La perspective se dédouble : d'une part, on a le temps comme enjeu social et surtout religieux et, de l'autre, on a le temps comme il est perçu ou conçu dans l'histoire et dans la mémoire. Si le premier est l'objet des qualifications les plus variées, le second permet de saisir un fait important : le passé du sanctuaire est l'objet d'un travail collectif auquel participe une pluralité d'acteurs sociaux.

Dans la troisième partie, on revient sur les données, mais cette fois le bilan empirique se base sur des sources contemporaines. L'observation participante à l'occasion du pèlerinage annuel est répétée pendant plusieurs années et a donné lieu à un recueil de données autrement lacunaires. On a approfondi des questions concernant la pratique extraordinaire et la pratique ordinaire, la célébration des noces et les autres manières par lesquelles la société locale se prend soin de son sanctuaire et à s'en *approprier* et *réapproprier*. L'offrande de l'argent pour le restaurer, la visite de « salutations » ou la visite dévotionnelle au sanctuaire servent également à entretenir une mémoire tout en étant des simples fidèles, des représentants des institutions laïques (politiques et éducatives, forces de l'ordre) ou des visiteurs en quête d'une expérience douée de *sens*.

Les conclusions explorent les caractéristiques d'un lieu sacré en modernité, la manière dont le lien entre le sanctuaire et la ville résulte qualifié et les bonnes raisons pour continuer à fréquenter un lieu sacré comme le sanctuaire. Enfin, on revient sur certaines limites de l'approche et de la méthode de l'enquête pour en envisager des intégrations et des développements par la suite.